Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

4 | 2016

L'Europe technicienne, XV^e-XVIII^e siècle

La tabletterie sous l'Ancien Régime, entre Paris et Méru

François Keen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/517>

DOI : 10.4000/artefact.517

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 319-324

ISBN : 978-2-7535-5174-9

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

François Keen, « La tabletterie sous l'Ancien Régime, entre Paris et Méru », *Artefact* [En ligne], 4 | 2016, mis en ligne le 07 juillet 2017, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/artefact/517>

Artefact, Techniques, histoire et sciences humaines est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La tabletterie sous l'Ancien Régime, entre Paris et Méru

François KEEN¹

Le musée de la Nacre et de la Tabletterie de Méru met à l'honneur un artisanat, la tabletterie, qui a longtemps occupé de nombreux bras dans cette région de l'Oise. On y suggère l'ancienneté de cette activité à Méru, mais ses collections, son esprit général et jusqu'au bâtiment qui l'abrite nous parlent surtout des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. À cela deux raisons : les objets d'Ancien Régime parvenus jusqu'à nous en bon état de conservation sont plutôt rares – c'est un euphémisme –, mais surtout on se perd en conjectures sur ce qu'a pu être la tabletterie à Méru avant la Révolution, sur le pourquoi et la date de son implantation en ce lieu. Les explications avancées jusqu'à présent ne sont pas toujours très convaincantes et,

d'une façon plus générale, la tabletterie d'Ancien Régime n'a fait l'objet d'aucune étude sérieuse.

Une recherche en cours, dont ce texte n'est qu'un bref aperçu, tentera d'apporter quelques éclaircissements sur ces questions, en rappelant d'abord ce qu'est la tabletterie : un artisanat consistant dans la fabrication de petits objets qu'on pourrait sommairement classer en trois catégories, objets de piété, jeux et divertissement, objets domestiques ou liés à la mode. Ils sont fabriqués avec des matières naturelles dures telles que l'ivoire, les fanons de baleine, l'os, la corne, l'écaille, la nacre, toutes sortes de « bois des Indes », comme on les appelait alors.

319

Diversité des objets, des matières et des techniques

L'examen de près de trois cents inventaires après décès dressés à Paris entre 1533 et 1789² permet de préciser les choses et d'énumérer non pas *tous* les objets, beaucoup trop nombreux, mais les plus courants dans les boutiques, ceux qui constituent en quelque sorte l'ordinaire du métier.

Les objets de piété sont surtout les crucifix, persistants jusqu'à la Révolution, toutes sortes de statuettes de saints et divers objets tels que chapelets, paternôtres, pour lesquels on utilisait essentiellement l'ivoire et dont la fabrication diminuera considérablement à partir du milieu du ^{xvii}^e siècle.

Les jeux et divertissements sont avant tout les plateaux et leurs pièces (échiquiers, damiers, trictrac), puis viennent les dés, queues et boules de billard, troumadame, totons et jonchets (ancêtres respectivement de la toupie et du mikado), jetons, cornets pour lancer les dés, etc.

Les objets domestiques sont les peignes, les buscs pour faire tenir les robes et les corsets, incontournables et presque toujours en fanons de baleine, canons de seringue, chandeliers, dés à coudre, cure-oreilles et cure-dents très fréquents tous les deux, écritoirs et tablettes à écrire, toutes sortes d'étuis, boîtes, coffrets et plus tard tabatières, très nombreuses dès le milieu du xvii^e siècle et dans lesquelles certains tabletiers se spécialisent au xviii^e siècle, au plus fort de leur vogue.

La fabrication des cadrans était presque incontournable jusqu'au milieu du xvii^e siècle, et l'appellation « tabletier-cadrannier » se rencontre assez couram-

ment dans les documents de l'époque. Il s'agissait de petits cadrans solaires portatifs, le plus souvent en ivoire, qui servaient d'instruments à mesurer le temps. Les cannes ont toujours constitué une partie importante de la tabletterie, comme ce sera le cas plus tard des montures d'éventails.

C'est donc un artisanat placé sous le signe d'une grande diversité, non seulement des objets fabriqués mais aussi des matières utilisées, et surtout des techniques employées. Quoi de commun en effet entre le travail de marqueterie sur un damier, le pressage de la corne pour faire une feuille de lanterne, la confection patiente et délicate d'un peigne de buis ou d'écaïlle, la taille d'un christ en ivoire, le travail du tour sur une boule de billard, la fabrication d'une canne en ébène, celle d'un cadran avec les notions de gnomonique qu'elle implique, la sculpture d'une monture d'éventail en nacre ?

Le développement de la tabletterie

Cette diversité est le résultat d'une histoire complexe. Au début, pourtant tout était simple : d'après le fameux *Livre des métiers* du prévôt Étienne Boileau, rédigé vers 1268, les tabletiers ne fabriquaient que des tablettes à écrire, d'où ils tirent leur nom. C'était des sortes de petits carnets en buis ou en ivoire, recouverts d'une cire sur laquelle on écrivait avec un « style ». Puis, par des étapes qu'il est difficile de connaître faute de sources, le métier en a absorbé d'autres, notamment ceux qui utilisaient l'ivoire, qui deviendra un peu la matière emblé-

matique de la tabletterie. Citons les imagiers, les peigniers-lanterniers, les couteliers faiseurs de manches, les déiciers³, les patenôtriers en partie.

Les comptes royaux et princiers qui sont une des rares sources dont on dispose pour le Moyen Âge, montrent une porosité permanente entre les peigniers et les tabletiers depuis au moins le xiv^e siècle et, vers la fin du xv^e siècle, les deux communautés se fondent en une seule et donnent naissance à l'appellation « peignier-tabletier⁴ » qui prévaut désormais et qu'on retrouve presque

sans exception dans tous les documents jusqu'au milieu du XVIII^e siècle.

Cette association n'avait d'ailleurs pas du tout la faveur des peigniers qui iront, en 1579, jusqu'au procès en séparation, au motif qu'ils sont en nombre suffisant pour constituer un corps de métier indépendant et que leur chef-d'œuvre est différent. Officiellement, ils n'obtiendront pas gain de cause puisque l'appellation « peignier-tabletier » sera définitivement validée, mais, dans les faits, il y aura toujours des tabletiers d'une part, qui fabriquent toute la gamme d'objets de tabletterie y compris des peignes, et des peigniers d'autre part, qui se voient un peu comme une petite aristocratie et fabriquent exclusivement des peignes. D'ailleurs la communauté élit ses jurés en respectant cette division : en 1689, elle observe qu'« il se pratique et s'observe dans les élections de tous temps immémorial de mettre un juré peignier et l'autre tabletier et non point deux tabletiers ensemble⁵ ».

En 1776, les tabletiers seront réunis aux éventailistes et aux luthiers, dernière étape d'une histoire décidément sinieuse, l'histoire d'un agrégat de

petits artisanats au périmètre mal délimité et à l'identité professionnelle mal définie. C'est peut-être une des raisons qui expliquent le peu de travaux de recherche consacrés à la tabletterie, contrairement à des disciplines voisines mais mieux identifiées, plus simples à appréhender, comme l'ébénisterie ou l'orfèvrerie.

Pour des raisons évidentes de clientèle, de dynamique commerciale, d'approvisionnement, la tabletterie était essentiellement parisienne et on trouvait dans le quartier des Halles une rue de la Tabletterie qui ne disparaît qu'en 1854. Mais il existait d'autres centres tabletiers importants, notamment Rouen, Saint-Claude dans le Jura, Dieppe un peu plus tard, qui constitue un cas un peu à part.

Et donc Méru. Mais pourquoi Méru ? Pour Rouen et Dieppe, il y a une logique : dans ces ports arrivaient les matières premières nécessaires ; Saint-Claude était depuis longtemps un lieu de pèlerinage où étaient d'abord fabriqués des objets de piété destinés aux pèlerins, bientôt élargis à toute la gamme de la tabletterie traditionnelle. Mais Méru ? Quand et comment la tabletterie y est-elle arrivée ?

321

L'implantation à Méru

Il serait présomptueux de prétendre apporter une réponse définitive à ces questions, mais les sources suggèrent tout de même une hypothèse qui semble plausible. C'est par la fabrication de damiers que tout aurait commencé dans la seconde moitié du XVI^e siècle, avec un « marchand hostellyer » qui, dans un aveu et dénombrement de 1577⁶, est

justement qualifié de « damyer ». C'est probablement lui, Claude Hadancourt, le pionnier de la tabletterie à Méru. Deux raisons le laissent penser : à trois reprises, il est appelé « le damyer de méru », y compris dans un acte notarié parisien⁷, ce qui suggère qu'il était alors le seul, et surtout on note l'absence totale d'allusion à une quelconque activité tabletière

dans une série de sources couvrant la première moitié du ^{xvi}^e siècle à Méru⁸.

Il est impossible ici de développer toutes les interrogations que suscite cette appellation de « damyer », mais il faut vraiment insister sur son caractère exceptionnel. Dans la division et la sémantique codifiées des métiers sous l'Ancien Régime, elle n'existe absolument nulle part, du moins nulle part ailleurs qu'à Méru où elle restera en vigueur jusqu'au ^{xviii}^e siècle.

Pour nous c'est une chance, puisqu'en faisant référence à un objet précis, le plateau de soixante-quatre cases sur lequel on jouait alors aux échecs et de plus en plus, semble-t-il, aux dames, le mot « damyer » nous renseigne sur les débuts de la tabletterie méruvienne, mais aussi peut-être sur le jeu de dames dont l'histoire demeure mal connue. En effet, on ignore les origines exactes du jeu et la date de son apparition en France. Certains le pensent très ancien à l'instar des échecs⁹, mais un historien du jeu a pu s'étonner d'un « vide documentaire¹⁰ » jusqu'au ^{xvi}^e siècle. Les inventaires après décès le montrent clairement, le jeu de dames semble en plein développement dans ce dernier tiers du siècle et les mots « damier » et « dames » gagnent du terrain au détriment de « tablier » et « tables ». À partir des années 1570, le « damier » est incontournable dans la boutique du tabletier. C'est un peu l'objet phare du métier, comme l'ivoire en est la matière emblématique. Il ornait d'ailleurs le blason de la communauté des maîtres peigniers-tabletters parisiens, surmontant un peigne.

Ce développement du jeu de dames peut aider à comprendre pourquoi un habitant de la campagne, méruvien en

l'occurrence, s'est mis à en fabriquer, mais il faut bien dire que sur ce point il reste bien des questions sans réponse. A-t-il fait un apprentissage? Si oui, pourquoi cette appellation de « damier » et non celle de « peignier-tabletier », comme lui-même l'aurait certainement revendiquée s'il avait appris le métier à Paris? Quelle était sa « clientèle »?

À la fin du ^{xvi}^e siècle, Claude Hadancourt envoie trois de ses fils apprendre la tabletterie à Paris, tandis que son cousin germain, laboureur méruvien également appelé Claude Hadancourt, y envoie également trois des siens, dont deux deviendront des membres éminents de la communauté des peigniers-tabletters parisiens. Trois de ces six Hadancourt ont par la suite une influence importante sur la tabletterie méruvienne, transmettant leur savoir-faire et fournissant du travail à leurs compatriotes restés au pays, mais aussi sur la tabletterie parisienne puisqu'ils prennent à leur tour nombre d'apprentis, souvent venus de Méru et des environs¹¹. Car, après qu'ils aient en quelque sorte donné l'impulsion, un flux continu de Méruviens suit leur exemple et on peut estimer à une centaine le nombre d'habitants de Méru et dans une moindre mesure des environs qui vont grossir le contingent des tabletters parisiens au cours du ^{xvii}^e siècle¹². Il en est de même pour le ^{xviii}^e siècle, sans augmentation toutefois. Beaucoup seront élus jurés, certains deviendront des figures importantes de la communauté et on peut affirmer que, sans les Méruviens, la tabletterie parisienne n'aurait pas été tout à fait ce qu'elle a été.

La production méruvienne

Ces relations intensifiées avec Paris, via les placements en apprentissage, sont une des clés du développement de la tabletterie à Méru. Par ailleurs, sur place, Claude Hadancourt a pu prendre un ou plusieurs apprentis qui en ont pris à leur tour, etc. Le contrat d'apprentissage était la règle à Méru comme à Paris. L'absence d'archives est presque totale pour les deux premiers tiers du ^{xvii}^e siècle, mais on sait qu'à la charnière des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, la ville comptait quatre tabletiers avérés, qui ont pu bénéficier de l'expertise du « damyer ».

Tous fabriquaient probablement des damiers et/ou des dames, même s'il est impossible de savoir si cette activité était exclusive. Ils utilisaient l'ébène et l'ivoire, matières les plus communément utilisées pour cette fabrication.

Pour la seconde moitié du ^{xvii}^e siècle, les très rares indices que donnent les sources suggèrent une évolution progressive vers une tabletterie plus variée, presque « normale ». Les registres paroissiaux de la ville mentionnent en 1626 « la femme du cadrannier¹³ » ; au milieu du siècle, André Thomas est dit « peignier » et, de fait, en guise de signature, il dessine un peigne, ce qui laisse peu de doutes sur la pertinence de l'appellation. En 1677, l'inventaire d'un tabletier parisien¹⁴ fait apparaître qu'il a livré de l'ivoire à Gilles Boubled, « demeurant proche Méru », pour fabriquer des jetons.

Deux inventaires détaillés¹⁵ dans les années 1680-1690 confirment cette impression d'une tabletterie conforme à celle de Paris : canons d'ivoire, écritoire d'ivoire et de corne, cornets à trictrac, cannes et leurs pommeaux en os, manche

de cachet en corne de cerf et ivoire, boîtes, jeux d'oie, jetons en ivoire, etc. le tout en très faible quantité – c'est la différence majeure avec Paris. On travaille l'os, l'alisier, l'ivoire qui est acheté principalement à des marchands de Rouen. On fournit des marchands parisiens mais peut-être pas exclusivement : en 1685, Antoine Fache déplore de travailler « mesme maintenant pour les marchands parce qu'il n'a plus le moien de faire commerce et trafic de son chef¹⁶ ».

À partir du dernier tiers du ^{xvii}^e siècle, c'est la fabrication des montures d'éventail qui va dominer l'activité, et ce de façon écrasante pendant plus d'un siècle. C'est une des conséquences de la création, en 1678, de la communauté des éventailistes, dont les statuts précisent que la fabrication des montures sera désormais réservée aux seuls tabletiers (sauf pour l'or et l'argent qui restent le monopole des orfèvres). Ce cadre légal va clarifier les choses et donner du travail à nombre de tabletiers parisiens qui seront de plus en plus nombreux à se spécialiser dans cette activité. La majorité de ces derniers seront d'ailleurs natifs de Méru ou des environs et, là encore, ils mettront leur « pays » à contribution.

L'os, essentiellement de pied de bœuf, devient alors la matière principale. Il est acheté en grande quantité aux tripiers parisiens, puisqu'un arrêt du Parlement stipulait l'interdiction aux cuiseurs de tripes « de faire aucun marché de tous les ergots & os de boeufs & vaches, qu'en présence des jurés de la communauté des peigniers-tabletters », puis acheminé à Méru par le voiturier de la ville qui l'apporte à un commissionnaire chargé de le

distribuer aux tabletiers pour le sciage, et il repart pour Paris façonné en brins et panaches. Pendant une grosse première moitié du XVIII^e siècle, Méru devient ainsi simple atelier de dégrossissage pour les maîtres peigniers-tabletiers parisiens. Dans les inventaires, les montures sont invariablement comptées sans précisions ni détails, par grosses (douze douzaines), ce qui suggère un travail en gros et des produits de qualité très commune.

C'est à partir des années 1760, et encore très progressivement, que des matières plus riches et diversifiées pénètrent les ateliers méruviens. Notamment, une grande variété de bois exotiques, palissandre, violette, grenadille, ébène, amourette, perdrix, coco, un peu de nacre chez Nicolas Devarenne à Andeville. Un « négociant en bois des Indes » ouvre même boutique à Méru dans les années 1770.

Mais ce n'est vraiment qu'après la Révolution que la tabletterie méruvienne va éclore, se libérer des contraintes liées au système corporatif, émanant de Paris : le travail fourni par les tabletiers parisiens était répétitif et monotone et sollicitait peu de créativité puisqu'il s'agissait surtout de dégrossir des montures d'éventail en os et en bois très communs. Certains artisans locaux vont désormais pouvoir donner libre cours à leur inspiration. C'est cette période que célèbre surtout le musée de Méru. Mais il y a eu un avant, plus rustique sûrement, mais pas moins passionnant, et qui conserve une partie de son mystère, notamment pour le XVII^e siècle, malgré une exploitation très intensive des archives nationales et départementales.

Notes

1. François Keen (EHESS) prépare un mémoire sous la direction initiale de Robert Descimon,

consacré à la tabletterie sous l'Ancien Régime, entre Paris et Méru. Contact [keen.francois@orange.fr].

2. Tous issus des fonds du Minutier central des notaires parisiens des Archives nationales, cité ensuite AN, MC.

3. Alfred Franklin emploie les termes de « déciera » et de « déciera » dans son *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le XIII^e siècle*, Paris, Welter, 1906, p. 247 et 249 ; Henry Havard écrit « déciera » (Henry HAVARD, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours*, t. III, Paris, Quantin, 1894, p. 63). Leurs statuts sont longuement détaillés dans le *Livre des métiers* d'Étienne Boileau : il les appelle « deciera » ou « deyciera » ; selon cette source, le deycier est « feseur de dez a tables et a eschies, d'os et d'yvoire, de cor et de toute autre manière d'estoffe et de metal ». Le terme désignera dans ce texte des fabricants de dés à jouer.

4. L'expression exacte était « peigniers tabletiers tourneurs tailleurs d'images d'ivoire », mais les documents dans lesquels on la trouve sous cette forme complète sont extrêmement rares.

5. AN, MC/ET/II/299, 24 février 1689, acte d'assemblée de la communauté des peigniers-tabletiers du 24 février 1689.

6. AN, P/1464.

7. AN, MC/ET/LXXXVI/187, vente de terres de son fils Pierre Hadancourt du 20 avril 1611.

8. Voir notamment AN, Q/1/853/1-B (terrier de 1546), Q/1/853/2 (chef-cens de 1547) et ZZ/1/206 à 209 (tabellionage Méru 1509-1559).

9. Par exemple, l'historien des échecs Harold Murray fait remonter le jeu au Moyen Âge, Harold MURRAY, *A history of board games other than chess*, Oxford, Clarendon Press, 1952.

10. Jean-Michel MEHL, *Les jeux au royaume de France, du XIII^e au début du XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 1990.

11. Comme le montrent les brevets d'apprentissage conservés dans les fonds des notaires parisiens.

12. Estimation obtenue en croisant les minutes des notaires parisiens, les registres parisiens d'obtention de maîtrise (AN, Y/9306 à 9322), le notariat de Méru (AD Oise, 2E21/1 à 16, en déficit avant 1673), et les archives judiciaires de Méru (AD Oise, BP3205 à 3216).

13. AD Oise, 1MI/ECA395R1.

14. AN, MC/ET/CII/92, inventaire de Nicolas Lejeune du 30 décembre 1677.

15. AD Oise, BP3212 (inventaire de Charle Fache du 30 octobre 1687) et BP3214 (inventaire de Nicolas Crosnier du 7 novembre 1693).

16. AD Oise, 1CP881, opposition en surtaux d'Antoine Fache, novembre 1685.